

Préface

Énonciation restreinte et énonciation généralisée

Jean-Marie Klinkenberg

de l'Académie royale de Belgique
Université de Liège

À bien y regarder, la question de l'énonciation est une des plus importante qui se pose à la discipline du sens. Avec celle de la référence, c'est une de celles qui y a suscité le plus de débats. C'est sur elle que se concentrent les refus et les revendications de la discipline ; en elle que se reflètent ses hésitations et ses repentirs ; c'est à son propos que s'affirment avec le plus de véhémence les prises de position méthodologiques et les partages épistémologiques.

C'est que le statut que l'on peut donner à l'énonciation constitue une véritable pierre de touche des choix de pensée en matière de sciences humaines en général.

Pour le sociologue Alain Éraly, une ligne de fracture partage nettement le champ de ces sciences en deux. En deçà de cette frontière domine une conception, remontant à Platon, où la représentation précède la communication ; elle valide « l'ancienne séparation de l'intériorité mentale et de l'extériorité matérielle et sociale ». Dans cette conception représentationnelle du savoir et du sens, l'esprit (la langue) constitue un réservoir de représentations, et la pensée est l'antécédent de l'action. Au-delà de la frontière, une palette de contributions assurément très variées – on y retrouverait à la fois Marx, Mead, Elias ou Goffman – mais qui toutes entendent chasser le fantôme d'un « langage pur » (selon la formule de Merleau-Ponty) imposant ses catégories aux usagers, et professent que la réalité des langages « est tout entière comprise dans les interactions verbales », le sens n'émergeant que de ces dernières.

Il est trop évident que les sciences du langage telles qu'elles se sont développées au moment du *linguistic turn* – et au premier rang d'entre elles la sémiotique – ont tendu à s'inscrire dans le premier sous-champ. Dans maints courants de ces sciences, sensible et intelligible sont nettement séparés, et cette séparation a même pu être revendiquée comme un fondement théorique incontournable. Par exemple, parlant depuis la rive sémiotique, François Rastier proclame l'étanchéité de trois mondes : celui de la physique, étudié par les sciences de la vie et de la nature, celui des représentations, étudié par les sciences sociales, et le monde sémiotique (*Sémantique et recherches cognitives*, 1991). Sur la berge sociologique, l'interactionnisme symbolique entend, lui, se distinguer de tout systémisme : considérant en effet « qu'aucune situation ne

peut se déduire mécaniquement d'un système mais résulte de la construction de sens que réalisent les participants au travers de leurs interactions, il met en avant l'observation de *terrain* et la collecte de données *qualitatives*. Au lieu de chercher derrière les phénomènes les *structures* censées les fonder (structurofonctionnalisme), il privilégie la description et l'analyse des *processus* par lesquels ils se réalisent » (Jean-Michel Berthelot, *Dictionnaire de Sociologie*, 1999).

Ce que récusent ainsi d'importants courants de la sémiotique, ce n'est pas seulement l'articulation avec les sciences sociales et celles de la nature : c'est la référence elle-même et, au-delà, toute pensée réaliste. Et la sémiotique n'est d'ailleurs pas la seule discipline à tenir cette posture. Renonçant à toute prétention de saisir le monde, fût-ce sous forme de simple possibilité mentale, des penseurs tels que Mach, Bitbol et surtout Poincaré ont ramené l'ambition des sciences, et de la pensée en général, à des proportions plus modestes. Nos catégorisations, écrit le dernier cité, ne sont pas « vraies » : elles sont simplement « commodes » ; elles permettent d'économiser le travail conceptuel, rejoignant ainsi le principe d'Occam, sans revêtir la moindre valeur de lois ou de caractéristiques inhérentes à l'univers. L'information est donc issue du sujet connaissant, qui dans ce cas l'impose à un réel hors d'atteinte. Car les mécanismes étudiés produisent fatalement une distorsion du monde et nous en interdisent à tout jamais une saisie exacte.

La place occupée par le réalisme dans certaines disciplines est dévolue, dans le courant sémiotique dominant en Europe, au textualisme. Approcher les pratiques sociales étant impossible à ses yeux, il faut se résoudre à les appréhender en les rabattant à l'intérieur d'une petite portion du champ de recherche sémiotique, la portion la mieux cadastrée jusqu'à présent : celle des manifestations discursives. Comme le dit Denis Bertrand, si l'objet de la discipline est le sens, la sémiotique s'intéresse en réalité « au 'paraître du sens' appréhendé à travers les formes du langage, et plus concrètement, à travers les discours qui le manifestent, le rendent communicable et en assurent l'incertain partage ». Cette position ne fait que rejoindre celle, bien connue, de Cassirer, pour qui « la représentation 'objective' [...] n'est pas le point de départ du processus de formation du langage, mais le but auquel ce processus conduit ; elle n'est pas son *terminus a quo*, mais son *terminus ad quem* ».

Il est trop évident que la question de l'énonciation s'est ressentie de ces prises de positions, et notamment lorsque le concept s'est étendu à la sémiotique, en investissant surtout la sémiotique visuelle. La sémiotique de tradition greimassienne exclut ainsi « du fait sémiotique lui-même, de son mécanisme le plus intime, l'instance productrice du sens. [...] Tout au plus reconnaît-on que cette instance a sa place sous forme de marques dans l'énoncé » (Jean-François Bordron, *La Transversalité du sens*, 2007), considérant que l'énonciation est une instance de médiation présumée par le discours, intermédiaire entre ce dernier et la langue saussurienne.

Dès lors, comme le rappellent les éditrices du présent volume, c'est d'emblée et très logiquement que les travaux qui ont exploité le concept se sont focalisés sur ce qu'Émile Benveniste appelait « l'appareil formel de l'énonciation ».

Autrement dit, sur ces marques qui, dans les énoncés, constituent les traces formelles de l'acte énonciatif : embrayeurs personnels ou temporels, marques de modalisation ou de subjectivité dans la langue ; construction des points de vue ou mise en scène du regard dans l'image. Ce que l'on a pu, de manière imagée, appeler l'énonciation énoncée, ou rapportée.

Mais cette focalisation constitue une restriction notable par rapport aux définitions initialement données du procès énonciatif. En effet, pour Benveniste, l'énonciation est bien la « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » ou encore l'« acte de produire un énoncé » ; et chaque élément de cet énoncé « doit son existence à une décision » du producteur. Une telle conception devrait pousser à aller plus loin que la traque des manifestations codées de ce locuteur à l'intérieur de son énoncé. Car du coup l'énonciation devient un phénomène nécessairement multidimensionnel : en elle « nous considérons successivement l'acte même, les situations où il se réalise, les instruments de l'accomplissement ».

Il y a donc place pour une étude prenant en considération ces actes, ces situations, ces instruments. Et il en résulte que deux points de vue peuvent être pris sur l'énonciation : on parlera tantôt d'énonciation énoncée, ou énonciation restreinte, tantôt d'énonciation énonçante, ou énonciation généralisée.

Que le point de vue restreint ait été très généralement – mais non point unanimement – adopté par la sémiotique visuelle en développement est dû à de multiples causes.

On peut en premier lieu pointer la volonté que manifestait la linguistique en développement, et la sémiotique née dans sa foulée, d'éliminer toute trace de mentalisme (préoccupation sans doute plus déterminante que celle de l'exigence épistémologique, car sur ce plan la posture restreinte est très coûteuse : on se rappellera la complexité du dispositif mis en place par Oswald Ducrot pour ramener tous les mécanismes de l'ironie – et en général de l'argumentation – à l'intérieur du seul discours, alors qu'on peut en rendre compte plus économiquement comme un phénomène de double énonciation, seulement descriptible dans le cadre généralisé).

On pourra aussi évoquer le souci qu'avaient ces deux disciplines de ne se pencher que sur des manifestations considérées comme méthodologiquement contrôlables, les phénomènes de nature discrète se pliant apparemment mieux à cette exigence que les phénomènes continus. Et de fait, articuler des composants d'énoncés apparaissait chose aisée, le corpus de concepts sémiotiques mis en place dès les années 1970 ayant été principalement élaboré en vue de cette tâche. Mais dans le même temps, on décrétait, un peu vite, l'impossibilité d'appréhender les pratiques matérielles, en méprisant les outils mis au point des ergonomes, des sociologues et des anthropologues.

Pour ce qui est de la sémiotique visuelle en particulier, on peut souligner le fait que l'avènement des techniques de production et de reproduction de l'image – photographie, cinéma, télévision, digitalisation – a permis de penser celle-ci non plus seulement comme un acte unique issu de la subjectivité d'un producteur, mais comme une technique socialisée. Et ceci a pu dissuader d'étudier l'acte de parole qu'est l'énonciation visuelle.

On peut encore penser à cet autre phénomène historique : les pratiques artistiques, qui ont été et restent le principal corpus de la sémiotique visuelle – on ne dira jamais assez que le lien privilégié qu'elle a, à ses débuts, noué avec la critique d'art a été l'hypothèque la plus lourde qui ait pesé sur ses conceptions – ont, jusqu'au XX^e siècle, privilégié l'effacement de l'énonciation. Et on le sait, on a toujours la théorie de ses pratiques ; l'évolution des sémiotiques épouse dès lors presque fatalement celle des phénomènes dont elles rendent compte.

Dernière restriction à l'intérieur de cette restriction : ce commerce de la sémiotique visuelle avec la critique d'art s'est aussi accompagné, dans les faits, d'une sévère limitation de son corpus. On se souviendra que l'intérêt de la discipline s'est, à sa naissance, principalement porté sur la peinture européenne classique, notamment celle des XVIII^e et XIX^e siècles, donc sur des manifestations d'iconisme. Ce qui a amené les premières études sur l'énonciation à privilégier des phénomènes iconisables, comme la position des corps ou le regard. Du coup, d'importants phénomènes relevant de jure de la compétence de la discipline furent longtemps voués à rester dans l'ombre : ce fut le cas de l'image plastique. Or, le plastique constituant lui aussi une famille d'énoncés, il postule lui aussi des processus d'énonciation, mais *sui generis*. Les coulures, les coups de brosse ou de couteau, les déchirures, les superpositions en sont de spectaculaires exemples. Il est trop évident que dans tous ce cas, énonciation restreinte et énonciation large concourent, et qu'il faut bien rendre compte de leur convergence.

Sans doute faut-il voir dans ce désir de rendre compte de phénomènes jusqu'ici négligés un des facteurs qui ont poussé à dépasser le cadre de l'énonciation énoncée, un mouvement dont les articles ici rassemblés par Anne Beyaert-Geslin, Maria Giulia Dondero et Audrey Moutat témoignent avec vigueur.

Un des apports de la sémiotique visuelle à la sémiotique tout court aura en effet été d'attirer l'attention sur la corporéité du signe. Ce qu'elle fait aussi en ne se contentant pas de prendre la description du corps comme objet mais en se décidant à mesurer, contre l'impérialisme de l'icône, le rôle du plastique, bien mis en évidence par le Groupe μ . Elle a ainsi contribué à déplacer vers la substance un intérêt que d'autres pionniers comme Jean-Marie Floch et Felix Thürlemann avaient initialement porté à la forme, et a mis en évidence le rôle du sensible et de la perception dans l'élaboration de la signification, comme aussi celui des qualités matérielles des objets perçus. Il y a là un véritable retournement – le subjectif est considéré désormais comme un effet de la donnée objectale – dont on n'a pas encore mesuré toute la portée.

D'autres facteurs d'ouverture ont certes joué, que rencontrent les travaux ici publiés.

Ainsi, la réorientation observée est contemporaine de celle que connaissent d'autres pratiques. La place du sujet au cœur des manifestations artistiques – qu'il s'agisse d'art de performance ou d'art conceptuel – est aujourd'hui largement reconnue, comme elle l'est dans les démarches scientifiques : que l'observateur est un paramètre nécessaire de l'observation n'est-il pas devenu un poncif ? Application de la loi rappelée ci-dessus, une telle évolution ne pouvait

pas ne pas avoir d'impact sur les sémiotiques de l'image, artistique autant que scientifique.

L'énonciation généralisée a nécessairement trois dimensions, qui constituent autant de pistes à explorer et qui structurent certaines des contributions ici rassemblées.

La première dimension est référentielle.

Citons encore une fois l'article fondateur de Benveniste : « Dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et, chez l'autre, la possibilité de co-référer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur ». Et l'auteur de conclure par cette phrase forte : « La référence est partie intégrante de l'énonciation ».

Mobilisant la mise en scène d'actions dont certaines sont les simulacres du faire énonciatif, les théories de l'énonciation énoncée reposaient implicitement sur une théorie de la référence. Mais on sait que la sémiotique classique, soucieuse avant tout de la pureté de ses modèles et professant que la structure est le mode d'existence de la signification, a voulu se mettre à l'abri de toute contamination référentielle. Il y a là une contradiction dont les théories de l'énonciation ont peine à sortir.

Est-ce pour cela que, des trois dimensions de l'énonciation généralisée, c'est la moins abordée dans le présent recueil ? Je l'ignore. Mais en tout la sémiotique n'a pas vocation à indéfiniment repousser le moment d'interroger le rapport du sens au monde, et elle y sera poussée par le développement des théories de l'énonciation généralisée.

La seconde dimension de cette dernière est catasémiotique.

Si l'on met à part l'exception notable de la rhétorique, qui théorisa il y a plus de 2000 ans l'action symbolique sur autrui – notamment avec le concept de pathos –, il a fallu attendre la seconde moitié du XX^e siècle pour voir affirmée l'idée selon laquelle les langages n'ont pas principalement une fonction d'analyse, ou, plus simplement encore, une fonction descriptive, mais une fonction actionnelle.

C'est bien ce trait que met en évidence la considération de l'énonciation élargie. Si l'énoncé lui-même n'est pas un sens pur – il est aussi, entre autres choses, un moyen d'agir sur le monde et sur les partenaires, de modifier les représentations et les modes d'action de ces partenaires –, les démarches par lesquelles on le produit et on se l'approprié sont elles aussi des actions, qui se déroulent dans le temps, en un lieu donné, qui mobilisent des acteurs autant que des actants, et qui entraînent des effets divers sur le monde.

Bien évidemment cette actionnalité, aujourd'hui prise au sérieux par la sémiotique des pratiques et par la conceptualisation de la catasémie, n'avait pas été totalement refoulée. Elle était présente sur la scène depuis une quarantaine d'années, à travers la notion de praxis énonciative, ou faire énonciatif. Mais ces locutions restent encore trop souvent des slogans : on persiste à ne pas envisager la nature exacte et les contours de ce faire action,

quand la praxis n'est pas réduite, au nom d'une conception sociologique constructiviste, au seul acte de signifier.

La troisième dimension d'une théorie de l'énonciation généralisée est sociale.

Comme le démontrait Benveniste, « en tant que réalisation individuelle, l'énonciation peut se définir, par rapport à la langue comme un procès d'appropriation. [...] Mais immédiatement, dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'autre en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire ». Si l'on se replace dans le cadre de la sémiotique visuelle, on comprend qu'il faut mettre au point, pour satisfaire à ce point de vue social, un programme d'étude de l'usage et de l'institutionnalisation des énoncés visuels, qui prendra nécessairement un tour particulier dans des contextes aussi différents que les pratiques artistiques et les pratiques scientifiques.

Si l'on a pu étudier des classes d'énoncés visuels, par exemple artistiques ou scientifiques, en tenant compte des contextes où ils se manifestent, on a rarement mis en évidence, jusqu'à ces dernières années, le rôle que jouaient ces contextes – l'atelier, le musée, le laboratoire, l'article de revue – dans l'attribution du statut artistique ou scientifique à une image. De manière plus générale, la sémiotique visuelle a largement négligé le stock de règles qui président à l'usage social, pragmatique, des énoncés visuels. Ces règles jouent tant dans la production du statut de ces énoncés que dans leur appropriation, certaines orientant et finalisant la perception ; mais, dans les deux cas, elles ont un aspect génératif : il s'agit bel et bien de constituer un segment du réel visible en œuvre d'art ou en énoncé scientifique.

D'où l'importance d'une étude des dispositifs, le plus souvent indexicaux, qui permettent cette appropriation. C'est la voie que nous avons d'ailleurs voulu indiquer lorsque, à la fin des années 1980, nous avons, dans le cadre d'un programme de recherche sur les typologies des modes énonciatifs, attiré l'attention sur le cadre : le cadre, cet endroit où le foisonnement du monde s'arrête et où l'ordre de l'énoncé se met en place ; cet objet suscitant la méfiance, puisqu'il se situe à l'intersection entre l'énonçant et l'énoncé et interdit donc d'hypostasier celui-ci ; cet objet qui, appartenant à la fois à l'énoncé et au monde, produit une médiation entre ces deux derniers, médiation qui est une des fonctions de tout langage.

Ces mécanismes d'appropriation devront nécessairement être décrits sous trois aspects : en termes d'actualisation (chaque usager mobilise une sémiotique, dans un acte individuel, et au sein de cette sémiotique chaque unité connaît une actualisation concrète par cet usager, à un moment donné et en un lieu donné), en termes culturels (toute sémiotique est une réalité intersubjective, les règles en question étant en vigueur au sein d'une communauté d'utilisateurs donnée) et en termes d'énoncés pluricodiques (l'appropriation de l'énoncé faisant intervenir non seulement ses modalités de production ou de lecture propres, mais aussi les règles d'usage du champ dans lequel cet énoncé s'inscrit).

Ils devront également l'être en termes diachroniques et rhétoriques. L'étude des pratiques énonciatives met en effet en lumière les stratégies de compétition

entre les valeurs instituées et les valeurs en émergence ; elle fait aussi voir les ruses menant à un effacement apparent de l'énonciation. Cette prise au sérieux de la praxis devrait en tout cas permettre de ramener en pleine lumière les instances dont les points de vue et l'éthos créent les valeurs d'échange.

J'ai écrit « devrait », car on peut estimer qu'une certaine manière de mener l'étude de la praxis énonciative la laisse encore trop près d'une perspective immanentiste et statique : si elle se borne à être une quête de l'intersection des voix énonciatives mises en tension ou en compétition par le discours, elle risque de confiner tous les enjeux à l'intérieur de ce dernier, en se refusant d'envisager l'acteur du monde et le savoir de ce dernier sur le monde. On se condamnerait alors à ne pas résoudre vraiment la question du choix des points de vue, et donc à rester dans l'ignorance de la source des valeurs. Il faut donc aussi, selon la formule de François Provenzano, « articuler la matérialité du discours [...] à la matérialité des situations où il se déploie ».

Anne Beyaert-Geslin, Maria Giulia Dondero et Audrey Moutat ont bien saisi le moment historique où nous nous trouvons. Elles espèrent que le livre qu'elles offrent aujourd'hui au public pourra constituer un organon. Sans doute est-ce là un espoir qui risque d'être déçu, car ce concept suppose un savoir stabilisé et ordonné. Espoir déçu, et c'est tant mieux. Car ce livre est bien plus et bien autre chose qu'une synthèse : c'est un volcanique forum. Il annonce un foisonnement qui pourrait bien – à la condition qu'il soit joyeux – rappeler celui qui caractérisait la sémiotique contemporaine à sa naissance.